

Va-t-on recommencer?

CHARLES DELHEZ
Chroniqueur.

■ Le concours en fin de première année de médecine est inhumain et déplorable. A l'Université de Namur, la majorité des étudiants plaide pour un examen d'entrée, moins destructeur. Et si on les écoutait?

À la lueur d'une luciole

Professeurs et étudiants ont été patients et soumis. A l'Université de Namur, où j'enseigne les sciences religieuses en première année de médecine, le fameux concours dont le classement fait l'objet de différents recours ces jours-ci a été organisé dans d'excellentes conditions et s'est déroulé dans un climat digne. Seulement le coût humain est démesuré et les résultats sont regrettables.

Il est loin d'être évident que cette méthode pallie les inégalités sociales (que je déplore) et qu'elle soit une juste rétribution des efforts des étudiants durant une année épouvantable où ils n'ont certainement pas, pour la plupart, honoré la réputation de guindailleurs qu'on leur colle souvent. Là où cette épreuve a fait l'unanimité tant des étudiants que des enseignants, c'est dans le qualificatif d'inhumain.

Un peu d'explication d'abord. Après un test "obligatoire mais non contraignant" (tout le monde y participe, mais personne ne le prépare), les étudiants peuvent commencer le cursus. Dès janvier, ceux qui n'ont pas obtenu 8/20 de moyenne, sont arrêtés et largués dans la nature. Ils peuvent bien sûr se réorienter, mais comment réus-

sir dans un deuxième cursus abordé à mi-parcours, alors qu'ils n'ont pas fait leurs preuves en commençant le premier dès le début? Année perdue. Dans les faits, à Namur, moins de la moitié ont pu continuer, tout en sachant qu'il ne leur suffirait pas de réussir (donc d'obtenir 60 crédits) ou d'en valider au moins 45, mais qu'il leur faudrait encore être classés en ordre utile après le concours (il y avait 133 places).

Il y a, en effet, après la session d'examens, un concours qui reprend, en une seule journée sous forme de QCM (questions à choix multiples), toute la matière des cours du second quadrimestre. Les résultats révèlent que la corrélation est très faible entre le nombre de crédits obtenus et le classement au concours. On peut avoisiner la 200^e place, avoir 60 crédits et ne pas être en ordre utile tandis que certains n'ont pas réussi 45 crédits en un an, voire deux (s'ils sont bisseurs) et, s'ils les valident en septembre, pourront poursuivre. Des étudiants ont donc entièrement réussi, mais sont arrêtés. Année perdue.

Le but était de limiter le nombre d'étudiants (absolument d'accord) sans compromettre l'égalité des chances. Mais, sauf exception qui confirme la règle, les résultats sont le reflet des inégalités déjà présentes le 15 septembre. Pourraient-elles être résorbées en 5 mois, voire en un an? La solution adoptée est donc déplorable. C'est en amont qu'il faut agir.

Mais il y a bien plus grave... Que produit sur ces jeunes cette ambiance de

concurrence, cette pression continue? Certainement, à court terme, de l'anxiété (certains étudiants sont sous anxiolytiques), de la frustration chez tous ces jeunes laissés au bord de la route (les fameux "reçus-collés"), voire un sentiment d'injustice très compréhensible. Pour ceux qui ont la chance de poursuivre, cela risque d'engendrer un sentiment de "puissance" qui peut avoir des effets délétères dans leur vie de médecin. Ce système produit donc des frustrés et des winners. Or il s'agit de former de bons médecins, des gens très compétents, mais aussi humains, qui devront prendre soin de patients, coopérer avec les autres soignants et savoir reconnaître leurs limites... autant de valeurs à l'antipode de ce que le système reflète.

Et si l'on écoutait les étudiants? Dans leur immense majorité, ils souhaitent un examen d'entrée et, pour ceux qui ne le réussiraient pas, la possibilité d'une année préparatoire. Dans une équipe de foot, ne sélectionne-t-on pas les joueurs avant le championnat? Cette solution serait la moins destructrice et réduirait le coût social, humain, pédagogique et financier. On éviterait la grande boucherie de fin juin. Car hélas, on a prescrit un médicament, mais sans prévoir ses effets secondaires. Recommencera-t-on l'an prochain?